

# Voyage impressionniste sur l'anneau de Rome

> **Documentaire** Sacré à Venise, «Sacro GRA» de Gianfranco Rosi explore le périph romain

**Norbert Creutz**

Un documentaire italien sur nos écrans, par quel miracle? Lion d'or surprise l'an dernier de la 70e Mostra de Venise – une première pour le genre –, *Sacro GRA* a été pris en distribution par la Cinémathèque suisse. Ce qui n'explique pas tout...

Genre prisé durant les néoréalistes années 1940-1960, quand nombre de grands cinéastes (Antonioni, Zurlini, Risi, Olmi, etc.) y firent leurs armes avec des courts-métrages, le documentaire avait ensuite quasi disparu du paysage transalpin, happé par le petit écran, à quelques exceptions près. Depuis les années 2000, il fait pourtant un retour remarqué grâce aux caméras digitales. Riposte au berlusconisme triomphant? Malgré la pierre d'achoppement que constitue l'accès aux salles, des longs-métrages voient le jour, jusqu'à toucher aujourd'hui au Graal.

L'auteur de cet exploit se nomme Gianfranco Rosi (sans lien avec Francesco), né en 1964 à Asmara en Erythrée, de nationalité italienne et américaine. Grand voyageur, il s'est fait remarquer avec *Boatman* (1993), portrait d'un pêcheur sur le Gange, puis plus récemment avec ses longs *Below Sea Level*, sur des marginaux vivant dans le désert californien, et *El Sicario, room 164*, qui recueille les terrifiants aveux d'un tueur mexicain.

## Projet multimédia

*Sacro GRA* est quant à lui né d'une proposition de l'urbaniste

paysagiste milanais Nicolo Bassetti, lequel a entrepris de chroniquer en l'arpentant le *Grande Raccordo Anulare*, périphérique romain long de 70 km (soit deux fois celui de Paris). Création indépendante, ce tableau impressionniste de la grande banlieue romaine s'inscrit dès lors aussi dans un projet multimédia qui se compose par ailleurs d'un livre (*Sacro romano GRA*), d'un site web ([www.sacro-gra.it](http://www.sacro-gra.it)) et bientôt d'une exposition.

Le film vaut-il pour autant l'honneur d'un Lion d'or? Certes, on peut trouver une logique au jury présidé par Bernardo Bertolucci, qui a encore accordé son Prix spécial à cette autre vision des marges urbaines qu'est *Stray Dogs* du Taïwanais Tsai Ming-liang (lire LT du 14.03.2014). Mais de là à les juger préférables aux nouveaux films de Terry Gilliam, Jonathan Glazer, Philippe Garrel ou Xavier Dolan? En attendant de pouvoir vraiment comparer, ce *Sacro GRA* paraît tout de même un peu léger.

Selon les meilleurs préceptes actuels, sans commentaire off ni musique surajoutée, le cinéaste propose une série de portraits, agrémentés de vues de la fameuse route au trafic ininterrompu. Fruit d'un long travail d'approche, le «casting» est excellent. C'est ainsi qu'on découvre une poignée de personnages récurrents: un ambulancier qui sauve suicidés et victimes d'excès de vitesse; un botaniste-entomologiste qui s'inquiète des palmiers malades; un prince

déchu qui loue sa villa pour des shootings de romans-photos; deux putains vieillissantes dans leur camping-car; un vieux pêcheur-éleveur d'anguilles sur le Tibre pollué; un ex-universitaire qui vit avec sa fille accro à l'ordinateur dans un minuscule appartement de grand immeuble. Autant de portraits savoureux, auxquels s'ajoutent encore quelques autres scènes (danseuses de bar, fête latino, tombes démenagées) déconnectées.

## Une Italie dégradée

Le botaniste et le pêcheur s'adressent à la caméra, mais les autres donnent l'impression de vivre leur vie malgré l'œil braqué sur eux. Au passage, les plus cinéphiles ne pourront s'empêcher de reconnaître certains lieux communs du grand cinéma italien d'antan. Les prostituées évoquent Pasolini, un rassemblement religieux, Fellini, d'autres épisodes, les comédies de Risi, Monicelli & co – le tout sous une forme dégradée, l'image DV n'y étant pas pour rien.

Est-ce dès lors délibéré si un certain humour nous a paru s'assombrir, la légèreté de touche s'appesantir, malgré le montage mesuré de Jacopo Quadri, collaborateur de Mario Martone et... Bertolucci? Certes, ces marges restent plus vivantes que le centre moribond dépeint par Paolo Sorrentino dans *La Grande Bellezza*. Pour autant, ce tableau de l'Italie contemporaine n'a rien de très folichon, malgré l'aérien «Il Cielo» chanté par (feu) Lucio Dalla pour conclure. Même sans thèse apparente, *Sacro GRA* pointe un mal mystérieux qui rongé l'âme de l'Italie.

★ ★ **Sacro GRA**, de Gianfranco Rosi (Italie-France, 2013). 1h33.